

**Contribution de SELEFA
au 2^{ème} Colloque international
en Traductologie et TAL
Oran, 7-8 juin 2008**

dernière mise à jour 23 /09/2008

**Ḥunayn bin Iṣḥāq,
traduction et lexicographie arabe**

Roland LAFFITTE, SELEFA, Paris

Avec l'extension rapide des échanges que suscite dans tous les domaines la mondialisation contemporaine, l'activité de traduction prend une importance considérable. Il suffit de penser à la place qu'elle tient dans les budgets des organisations internationales.

Il est à peine besoin de souligner le caractère d'urgence qu'elle prend dans le Monde arabe du fait que l'épicentre des activités économiques, scientifiques et culturelles est situé hors de son aire géohistorique, ce qui explique le double mouvement auquel est aujourd'hui sujette la langue arabe. Cette dernière connaît en effet une vague de traduction sans précédent de textes conçus dans des langues étrangères, principalement les langues européennes. Une vague appelée à devenir déferlante si l'on met en balance d'un côté la dépression massive caractérisant l'édition dans le Monde arabe en regard des autres régions émergentes et, de l'autre, l'exigence majeure d'y remédier pour les besoins du développement humain. Parallèlement la situation historique oblige œuvrer en son sein à l'élaboration d'une langue standard moderne adaptée aux exigences de l'insertion des pays arabophones en tant qu'entité particulière et autonome dans le concert planétaire.

Afin de s'armer pour répondre efficacement aux impératifs actuels de la traduction, les pays arabophones – et l'Algérie en particulier – peuvent certes avoir accès à l'expérience de nombreux pays, en premier lieu ceux qui sont source des traductions, tout particulièrement les pays d'Europe et d'Amérique du Nord. Cela concerne tout particulièrement les techniques modernes de traduction et l'expérience des différentes écoles de traductologie. Mais ils peuvent également invoquer un précédent historique autochtone riche d'enseignements. C'est que la langue arabe a connu, dans son passé, une première vague historique de traduction des textes grecs, principalement, mais également syriaques, persans et indiens. Ce mouvement auquel est associée la figure emblématique de Ḥunayn bin Iṣḥāq, se déroula essentiellement sur trois siècles, de 750 à 1050 de notre ère. Quant au mouvement actuel,

entamé avec la Nahḍa vers 1850, il est loin d'être terminé. Si nous lui donnons par comparaison la même durée que le précédent, nous n'en sommes en effet aujourd'hui qu'à mi chemin...

Plusieurs raisons invitent à se nourrir de cette expérience historique remarquable. Il y a tout d'abord la qualité de la méthode de traduction elle-même, qui est toujours présentée, bien au-delà du Monde arabe, comme un exemple incontesté. Il faut aussi relever la valeur de la terminologie scientifique et intellectuelle élaborée, laquelle a atteint un degré d'efficacité et un prestige tels qu'elle a contribué à faire de la langue arabe dans ces domaines, à côté de celle du *Coran*, la langue de culture par excellence pendant de longs siècles.

Cependant, avant d'examiner successivement ces deux points, présentons brièvement Ḥunayn et son école prestigieuse.

Sur Ḥunayn bin Iṣḥāq

Abū Zayd Ḥunayn bin Iṣḥāq al-^ḥIbādī naît en 809 dans une famille d'Al-Ḥīra, ville de la rive droite de l'Euphrate, qui a été pendant des siècles le pôle culturel de la Péninsule arabe.

Lorsqu'au III^e siècle de notre ère, les villes d'Al-Ḥaḍr/Hatra, d'Al-Rahā/Édesse – aujourd'hui Urfa en Turquie –, et de Tadmur/Palmyre tombent aux mains des Romains, c'est Al-Ḥīra qui, en tant que capitale du royaume des Banū Laḥm, Chrétiens vassaux des Perses sassanides, assure la continuité dans la vie urbaine des Arabes dans le Croissant Fertile. Certes, le royaume contigu des Banū Ġasān vassaux de Byzance, qui capitalise l'héritage du royaume nabatéen de Pétra tant que du royaume de Palmyre, n'est pas dénué de vie culturelle dans sa capitale itinérante. Toutefois ni Damas ni Buṣra ni aucune autre ville de la Syrie occidentale n'auront, dans les siècles qui précèdent l'Islām, le pouvoir d'attraction d'Al-Ḥīra qui assume pendant près de trois siècles le rôle de métropole transmettant les formes les plus élevées de la civilisation aux Arabes qui viennent d'ailleurs y faire leurs études dans la langue araméenne. Les poètes des contrées les plus diverses de la péninsule Arabique se déplacent pour déclamer leurs vers en langue arabe à la cour des Banū Laḥm, sans négliger pour autant celle des Banū Ġasān. Ce fut le cas d'Al-Nābiġa, de la tribu chrétienne des Banū Al-Dubayānī, originaire de la région de La Mecque, et de bien d'autres comme Ṭarafa bin al-^ḥAbd ou ^ḥAmrū bin Kalṭūm. Mais notons qu'Al-Aswād bin Ya^ḥfur ou Adī bin Zayd al-^ḥIbādī, issus d'une branche chrétienne d'Al-Ḥīra des Banū Tamīm, ont encore davantage de motifs qu'Al-Nābiġa de fréquenter la cour d'Al-Nu^ḥmān bin al-Munḍir, un des plus célèbres souverains de l'Iraq laḥmide (580-602).

La description de ce contexte n'est pas une digression. Elle nous permet de comprendre que le jeune Ḥunayn, dont le père est pharmacien, appartient à un milieu riche de traditions. Sa famille, la tribu chrétienne des ^ḥIbād, influence sous les Banū Laḥm, a contribué à l'irruption des Arabes sur la scène internationale et a préparé le contact des nouveaux maîtres de la région avec les grandes civilisations antiques. Son environnement social le met surtout au carrefour de plusieurs cultures, l'arabe, la syriaque, la persane et la byzantine, ce qui le rend en même temps familier de plusieurs langues. Il n'y a donc aucune surprise à ce que le jeune Ḥunayn effectue un séjour en Perse, précisément à Gondīṣapūr, centre intellectuel nestorien fameux à l'époque sassanide pour son académie et dont la renommée ne fut dépassée que celle du Bayt al-Ḥikma à l'époque abbasside. Il y aurait appris le persan et y entame de toute façon ses études de médecine et de philosophie qu'il poursuivra à Bagdād avec Yūḥanna bin Māsawiyh. Par parenthèse, c'est à cet érudit que le calife Harūn al-Rašīd avait confié la tâche de traduire les livres anciens saisis par les Musulmans à Anqura/Ankara et Ammāriya/Amorium. Rien d'étonnant non plus que Ḥunayn effectue un voyage en pays byzantin, où il apprend la langue grecque. C'est à Alexandrie qu'il se livre à cette étude si l'on en croit Ibn abī Uṣaybī^ḥ dont nous apprenons aussi qu'il se rend également en Al-Baṣra pour perfectionner son arabe. Le jeune homme est donc formé aux meilleures écoles de l'époque. De retour à Bagdād où il se fixe, il marchera désormais dans les pas de son maître Yūḥanna.

Ḥunayn correspond au type même d'homme accompli caractéristique de l'Âge d'or de la civilisation de l'Islam. Quand il est médecin, car il est le médecin de cour attitré sous le calife Al-Matawwakil, il n'est pas seulement praticien. Il est aussi traducteur puisqu'on lui doit les versions syriaques ou arabes de plus d'une centaine d'ouvrages d'Hippocrate, de Dioscoride et surtout de Galien, et compose même plusieurs traités originaux d'ophtalmologie ainsi que d'autres sur l'alimentation, l'anatomie de l'estomac, les fièvres ou les calculs. Surtout, il n'est pas enfermé dans la spécialité qui fait sa carrière professionnelle. Il assume en même temps la fonction de diacre dans l'Église nestorienne et écrit, en tant qu'adepte de cette confession, plusieurs ouvrages consacrés à la défense de la religion chrétienne qu'il assure dans un dialogue de qualité avec ses amis musulmans, notamment Ibn al-Munağğim. Il aurait également réalisé en langue arabe une traduction de la *Septante*, c'est-à-dire de version grecque de la *Bible* hébraïque. De plus, comme tous les érudits de son époque, il aborde la plupart des domaines de la connaissance : on lui doit, selon Ibn al-Nadīm, des traductions en arabe ou en syriaque d'Aristote, de Platon et du péripatéticien Thémistios, de Platon et du néoplatonicien Alexandre d'Aphrodise. Et il n'est pas sans produire de son cru, selon Ibn abī Uṣaybī'a, plusieurs traités de philosophie. On lui attribue également des ouvrages consacrés à l'agriculture, la grammaire, la logique, la chimie, aux mathématiques, à l'astronomie et divers autres sujets spécialisés, ainsi qu'une *Histoire universelle* allant d'Adam à Al-Mutawwakil. Bref il n'est seulement un praticien, il est aussi un homme encyclopédique qui touche au savoir universel de son époque.

Le fait que Ḥunayn tienne d'Al-Muttawakil le titre de *Amīn 'alā l-tarğama* ne prouve nullement qu'il ait dirigé le Bayt al-Ḥikma comme cela avait le cas de Yūḥanna bin Māsawayh, ni même qu'il ait été en rapport avec cette institution, mais seulement qu'il dirige un temps un groupe de traducteurs de la cour califale. L'essentiel de son œuvre de traduction ne s'effectue cependant pas dans un cadre officiel mais dans celui d'une entreprise personnelle de traduction dans laquelle il travaille pour des commandes privées. Il traduit ainsi en syriaque et en arabe pour le compte de médecins chrétiens comme Salmāwayh ou Būḥtišū^c, le fils de Ġibrā'īl bin Būḥtišū^c. Surtout, comme l'indique Ibn al-Nadīm, la plus grande partie de son œuvre semble avoir été financée par la famille de ces grands mécènes que furent les Banū Mūsā. Il s'entoure de collaborateurs de talent comme son neveu Hubayš bin al-A^csam, 'Isā bin Yaḥya Ibn Ibrāhīm, 'Isā bin 'Ālī, Qydā d'Édesse et surtout son fils Ishāq bin Ḥunayn, qui sera son digne successeur. Il confie aux uns et aux autres de nombreuses traductions qu'il contrôle, révisé et corrige, animant donc un véritable travail d'équipe, dont il employait d'ailleurs le terme تلاميذ *talāmīd*, « disciples » pour qualifier les membres. C'est ainsi d'une véritable école de traduction dont il faut parler lorsque l'on évoque Ḥunayn.

Sur la méthode de traduction

Ce qui fait la réputation de traducteur de cet érudit remarquable ne tient pas seulement à la fécondité de sa production mais aussi à sa valeur, au caractère scrupuleux de sa démarche, à la maîtrise de sa technique à la précision de ses résultats. Autant de qualités qui font de lui un véritable maître dont l'enseignement n'est pas seulement utilisable pour la langue arabe mais dont tous les traducteurs dans toutes les langues peuvent s'inspirer.

En véritable savant, Ḥunayn consacre à son art des soins minutieux. Comme on peut s'en rendre compte quand il aborde sa méthode la *Risāla* qu'il consacre à ses traductions de Galien, il n'hésite pas à voyager pour récolter le maximum de manuscrits des ouvrages à traduire afin d'établir, par collation des différents documents en sa possession, un texte critique qui servira de base à la traduction. Il rassemble également les traductions syriaques existantes, les plus importantes dans la région avant la grande entreprise de traduction vers l'arabe à l'époque abbasside, et c'est seulement alors qu'il retraduit, soit en syriaque soit en arabe. On est ainsi à même de juger que l'édition critique moderne ne présente pas une démarche vraiment nouvelle.

C'est surtout dans son refus du mot à mot et dans les procédés de traduction eux-mêmes qu'il apparaît novateur. Au point que l'on désignera désormais le travail de ses prédécesseurs sous le terme

générique de نقل القديم *naql al-qadīm*, littéralement « vieille traduction ». Il combat précisément un travers toujours largement répandu aujourd'hui que le poète et linguiste tunisien Salah Garmadi, arabophone tout autant que francophone – ce qui souligne l'acuité de son ironie –, a naguère désigné par le gallicisme موطاموطية [moṭamoṭ'i:ja]. Laissons d'ailleurs à ce propos la parole à un érudit mamlouk du XIV^e siècle / VII^e siècle h., Ṣalāḥ al-Dīn al-Ṣafadī :

« Les traducteurs ont deux méthodes de traduction [نقل *naql*]. La première est celle de Yūḥanna bin al-Biṭrīq, d'Ibn Nā'imah al-Ḥimsī et d'autres. Le traducteur examine un à un chaque mot grec et la signification qu'il présente pour lui dans cette langue. Il donne ensuite un mot arabe au sens équivalent et le fixe [dans le texte]. Puis il passe à un autre mot, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il ait achevé sa traduction. Mais cette méthode est mauvaise, pour deux raisons : d'abord parce que les mots grecs n'ont tous leur équivalent en langue arabe, si bien qu'au terme de cette sorte de traduction, plusieurs mots grecs sont restés tels quels ; ensuite parce que la syntaxe et la structure des phrases dans une langue ne correspondent pas toujours à celles d'une autre langue ; ajoutons à cela que, de la sorte, l'emploi de métaphores entraîne souvent des contresens, et nous savons que les métaphores sont nombreuses dans toutes les langues. La deuxième méthode de traduction vers l'arabe est celle de Ḥunayn bin Ishāq, d'Al-Ġawharī, et d'autres. Elle consiste à lire la phrase dans son entier et à la comprendre. Puis le traducteur la rend par une phrase de sens similaire, et peu importe que les mots soient ou non équivalents. C'est cette méthode qui est la meilleure ».

L'auteur de ces précieuses remarques est conscient du fait que le traducteur a une grande responsabilité : il lui incombe d'apporter la plus grande attention à rendre dans la langue d'arrivée les mots, expressions et métaphores utilisés dans la langue de départ. Or la métaphore est une expression caractéristique d'un univers culturel, elle change avec les cultures. C'est dire que si la traduction suppose naturellement une bonne connaissance technique des deux langues, elle implique plus généralement aussi celle des deux cultures. L'acte de traduction implique donc une insertion dans un univers linguistique différent, nouveau, qui suppose lui-même un univers culturel autre. Il y a donc là au sens strict, passage, traversée d'un monde à l'autre. Traduire, c'est reformuler, recomposer dans un autre univers culturel. C'est précisément ce qu'exprime un grand écrivain, linguiste et philologue contemporain de Ḥunayn, Al-Ġāhiz, quand il aborde les exigences de la traduction dans son fameux *Kitāb al-Ḥayawān*. Après avoir affirmé que « le traducteur doit être à la hauteur de ce qui est traduit et doit avoir la même science que l'auteur qu'il traduit », qu'« il doit être d'une compétence hors du commun dans la langue de départ comme dans la langue d'arrivée au point que sa maîtrise dans les deux doit être également parfaite », il fait en effet observer qu'« il lui faut connaître les constructions syntaxiques, les coutumes des gens [عادات القوم *ādāt al-qawm*], les raisons des incompréhensions entre eux », pour conclure : « Si le traducteur n'est pas parfait en cela, il se trompera d'autant qu'il manquera de perfection ». Au regard de ces exigences élevées, nous pouvons parfaitement mesurer que Ḥunayn était bien armé pour les satisfaire, par son érudition et sa connaissance des différentes cultures, auxquelles il est en partie prédisposé par son milieu et sa tradition familiale, mais qui sont aussi dues à sa curiosité personnelle, à des qualités intellectuelles exceptionnelles et son ardeur au travail.

Sur l'élaboration d'une terminologie nouvelle

Dans son œuvre d'appropriation de la « science des Anciens », c'est-à-dire des connaissances acquises sur le plan scientifique par les civilisations qui l'ont précédé, principalement la grecque et, plus exactement l'hellénistique, l'Islam a dû élaborer une terminologie nouvelle que ne livrait ni la langue commune, ni celle de la poésie antéislamique ni celle du *Coran*.

Or, dans cet effort, la contribution de Ḥunayn et de ses collaborateurs est décisive et reconnue comme telle. Comme cela ressort *a contrario* du passage déjà cité de Ṣalāḥ al-Dīn al-Ṣafadī, il reste, dans les traductions de son équipe, « peu de mots grecs restés tels quels », c'est-à-dire d'emprunts,

forme de traduction qui correspond, dans le domaine de la terminologie, à ce qui est le au mot à mot dans celui de la construction de la phrase.

Il s'appuie pour cela sur une vaste compilation lexicographique. Il connaît naturellement les sources grecques et syriaques. Sur cette base, on sait qu'il passe systématiquement au crible les termes syriaques que ses prédécesseurs s'étaient généralement contentés de transcrire du grec et opère, dans ces matériaux, une sélection sévère qui le fait entrer de plein pied dans l'univers de la lexicographie. Pour ce qui de la langue arabe, le besoin de documentation est pour lui du même ordre, et on lui attribue la réputation d'avoir introduit à Bağdād le le *Kitāb al-^cAyn*, le premier grand dictionnaire arabe, confectionné par Ḥalīl bin Aḥmad al-Farāhīdi, venu d'Arabie méridionale et mort en Al-Baṣra vers 790.

Une fois rassemblée la documentation qui permet de faire l'inventaire des traductions possibles, il a recours à une réflexion étymologique pour effectuer un choix entre les solutions déjà proposées ou, si rien ne lui convient, pour créer un terme nouveau. Cela lui permet de contribuer à l'élimination des termes vagues employés avant lui pour les remplacer par d'autres, respectueux de leur signification originelle dans la langue de départ et, en même temps, acceptables dans la morphologie du vocabulaire de la langue d'arrivée, en l'occurrence l'arabe.

Prenons un exemple donné par Dominique Urvoy (« voir Bibliographie »). Au terme اختلاف *iḥtilāf* utilisé avant eux pour rendre le grec *antikeimon*, Ḥunayn et son fils substituent le terme مقابل *mutaqābil*. Le grec *antikeimon* est constitué du préfixe *anti-*, formé sur la préposition signifiant « en face de » et du substantif *keimon*, déverbal du *keīmai*, littéralement « être poser », ce qui donnerait en latin *ob-*, « contre » + *positum*, « posé » = *oppositum*, soit en français « opposé ». Les langues sémitiques ne connaissent pas, comme les langues indoeuropéennes, de système prépositionnel servant à former des mots nouveaux par coagulation. Elles possèdent en revanche des formes verbales capables de rendre des idées correspondant à celles suggérées par les prépositions. C'est notamment, dans le cas qui nous intéresse, des troisième et sixième formes, lesquelles expriment la réciprocité. Le participe actif dérivé de la racine QBL donne ainsi مقابل *muqābil* et مقابل *mutaqābil*, qui se traduisent d'ailleurs tous deux en français par « opposé ». Il existe pourtant une nuance entre les deux termes. Le premier est factitif ou causatif, c'est-à-dire que l'action de l'un des agents, qui donne l'impulsion au processus, est mise en lumière. Le second est plutôt dénotatif dans le sens où elle traduit une sorte de compétition entre les deux agents qui sont donc présentés à égalité dans leur rapport réciproque. Le caractère objectif et non subjectif du terme grec explique le choix de la sixième forme du verbe arabe.

La méthode a pu être qualifiée de « calque étymologique ». Mais le procédé employé dans l'exemple donné précédemment n'a rien à voir avec le calque sémantique. Ce dernier consiste en effet à rendre un mot simple ou composé de la langue de départ par un mot existant déjà dans la langue d'arrivée mais avec une autre signification. Une première variété de calque s'opère par addition de sens à un mot simple. Le modèle est en l'occurrence le français *gratte-ciel* pour rendre l'anglo-américain *sky-scraper*. Un autre exemple est fourni par le français populaire quand *calculer* prend l'acception « considérer, remarquer », qui est une interférence évidente de l'arabe حسب *ḥasaba*, où ce sens est dérivé de « calculer ». Une variété différente de calque consiste en un mot composé dont nous trouvons une illustration dans une expression apparue récemment dans la presse : on parle ainsi de *coupeur de route* lors d'enlèvements dans des pays africains, là où le français pourrait dire « bandit de grand chemin », et il semble bien qu'il faille rapprocher cette expression de l'arabe قاطع طريق *qāṭi^c tarīq* / قطاع طريق *qattā^c tarīq*.

En fait, la notion de calque sémantique colle très bien au procédé de transposition du grec *anti-/keimon* vers le latin *ob-/positum* puisque l'on prend dans ce cas les mots correspondants précédés des prépositions, ce qui est intelligible grâce à l'existence de correspondances des systèmes prépositionnels. Mais elle ne colle pas pour le procédé privilégié par Ḥunayn qui s'apparente, lui, à ce que les linguistes appellent l'adaptation, bien que ce terme puisse sembler bien vague pour exprimer le

processus de reformulation et de reposition plus ou moins complète du terme en rapport avec le contexte linguistique nouveau où l'on doit jouer, en l'occurrence, sur les formes verbales.

Ce développement permet de mettre en évidence que la méthode de Ḥunayn s'appuie sur une connaissance étymologique précise tant du grec que du syriaque et de l'arabe, ce qui constitue un enseignement précieux pour tout traducteur, en quelle langue que ce soit. Le résultat de ce travail fondé sur l'étymologie est si probant que les choix terminologiques de Ḥunayn et de son équipe se sont imposés à ses contemporains. Nous ne possédons pas hélas les fiches lexicographiques élaborées par Ḥunayn au fil de ses travaux de traduction, mais elles servirent à son disciple ʿĪsa bin ʿAlī, médecin et traducteur de textes grecs en syriaque et en arabe comme lui, à rédiger son fameux glossaire dans lequel il les utilisera largement à côté d'autres sources. Il existe ainsi ce qu'il est possible d'appeler un corpus ḥunaynien, et c'est lui qui passera tout naturellement par la suite dans le lexique syriaque de Bar Bahlūl, décédé à Bagdād en 963, qui livre les synonymes arabes des termes syriaques employés, et dans les grands dictionnaires de la langue arabe.

L'érudition scientifique de Ḥunayn est telle que ses livres « n'avaient pas besoin de correction, a fait remarquer l'érudit mamelouk que nous avons déjà rencontré, excepté dans les sciences mathématiques, car il n'était pas versé en mathématiques ». Certes Il est très difficile d'être expert en toutes disciplines. Ainsi que l'écrivait Al-Ḥwārizmī, contemporain de Ḥunayn connu pour ses travaux en mathématiques et en astronomie mais qui touchaient aussi à bien d'autres domaines, dans la préface de son *Kitāb mafātīḥ al-ʿulūm*, « Le lexicologue – اللغوي *al-luġawī* – qui excelle dans les lettres, s'il considère l'un des livres qui ont été composés dans les domaines des sciences et de la philosophie, sans avoir un vernis en cette technique, n'y comprend rien et se trouve comme l'étranger illettré lorsqu'il le regarde » (traduction donnée par Gérard Troupeau, voir « Bibliographie »).

Les termes scientifiques et techniques en vigueur sont en effet le résultat d'un consensus plus ou moins large des spécialistes du domaine considéré. L'avantage de Ḥunayn sur ce plan réside dans le fait qu'il n'est pas seulement un traducteur mais aussi un savant dans les domaines majeurs où il exerce ses talents de traducteur, à savoir la médecine et la philosophie. Il serait bien entendu très excessif de demander à celui qui traduit dans un domaine scientifique ou intellectuel quelconque d'être nécessairement un expert dans ce domaine. Mais il est impératif pour lui de se donner au minimum un « vernis » dans le champ de la connaissance et, plus encore, de côtoyer les experts et savants qui labourent et cultivent ce champ.

Voilà une leçon qu'il faut tirer de l'expérience de la grande vague de traduction de l'Âge d'or des sciences et de la philosophie arabes. Mais il en est d'autres, que nous avons relevées au fil de cet exposé. La première à rappeler est que le traducteur doit se donner la meilleure connaissance possible des cultures auxquelles il est confronté. C'est en effet par exemple le choix de la bonne métaphore, figure caractéristique des différents univers culturels, qui lui permettra souvent de bien transposer une idée de langue de départ à celle d'arrivée. Une autre leçon, tout aussi importante, est que la qualité de son vocabulaire dépend de l'acuité de la connaissance des langues, de l'étendue de la documentation et de la curiosité lexicographique et tout particulièrement, lorsqu'il s'agit de termes nouveaux, de sa connaissance de l'étymologie dans les deux langues en présence, voire dans les langues voisines.

Le précédent historique de la grande vague de traduction des Siècles d'or des sciences et de la philosophie arabes et islamiques est là pour montrer la hauteur des exigences de l'œuvre de traduction, ce qui doit servir d'exemple et d'aiguillon dans l'œuvre contemporaine, et montre en même temps de façon encourageante que le succès peut être au bout de ce travail terriblement difficile mais combien exaltant.

Bibliographie:

- AL-ĠAĦIZ, *Kitāb al-Ḥayawān*, Le Caire : Éd. Hārūn, 1937. Pour les passages cités, voir p. 76 et 78. On peut se référer, pour une édition française, aux extraits traduits par Lakhdar Souami parus sous le titre *Le cadi et la mouche*, Paris : Sindbad, 1988.
- BADAWI, Abdurrahmān, *La transmission de la philosophie grecque au Monde arabe*, Paris : Librairie philosophique J. Vrin, 1987, notamment p. 7-34 et 202-203.
- BAHĀ' AL-DĪN AL-ĀMILI, *Al-Kaškul*, Al-Qāhira : Ṭāhar al-Zāwī, 1961. Pour le passage cité, voir t. I, p. 388.
- BAUMSTARK, Anton, *Geschichte der syrischen Literatur*, Bonn : A. Marcus & E. Webers Verlag, 1922, p. 227-239.
- AL-ḤWĀRIZMĪ, *Mafātīh al-^culūm*, édité par Gerlof Van Vloten, Leiden : E. J. Brill, 1895. Le passage cité est pris dans l'édition du Caire, 1923, p. 2, par Gérard TROUPEAU, Gérard, « La terminologie grammaticale », dans JACQUART, Danielle, *op. cit. infra*, p. 17.
- BAR ^cALI, Īsā, *The syriac-arabic glosses*, édité par Richard J. H. Gottheil [*Memorie della Reale Accademia Nazionale dei Lincei – Classe di scienze morali storiche e filologiche*], Roma : tipografia dell'Accademia Nazionale dei Lincei, pars I : lettres *nūn* - ^cé, 1908; pars II : lettres *qūp^h* - *taw*, 1928.
- BAR BAHLŪL, *Leksīqūn sūrāyā*, in *Lexicon syriacum auctore Hassano Bar Bahlule*, 2 vol., édité par Rubens Duval, Paris : Typographie de la République, 1898 et 1901.
- BERGSTRÄSSER, Gotthelf, *Ḥunain ibn Ishāq und seine Schule, sprach- und literargeschichtliche Untersuchungen zu den arabischen Hippokrates- und Galen-Uebersetzungen*, Leiden : E. J. Brill, 1913.
- BERGSTRÄSSER, Gotthelf, *Neue Materialien zu Ḥunain ibn Ishāq Galen-Bibliographie [Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes XIX 2]*, Leipzig : 1913.
- DJEBBAR, Ahmed, « Traduction et transmission scientifiques aux VIII^e-X^e siècles », *L'Ouvert* 95, Strasbourg, p. 37-53.
- ḤUNAYN IBN IŠHĀQ, *Ueber die syrischen und arabischen Galen-Uebersetzungen*, édité et traduit en allemand par Gotthelf Bergsträsser, Leipzig : F. A. Brockhaus, 1925. Une édition récente : *Risāla [...] fī dīkr mā tarjam min kutūb Jalīnūs*, Tehrān : Mahdī Mohaqeq [*Wisdom of Persia*, XXXVIII], 2001.
- IBN ABĪ UṢAYBĪ^cA, *Uyūn al-Anbā' fī ṭabaqāt al-aṭibbā'*, édité par A. Müller, Königsberg : 1884, t. I, p. 184-200. Texte récemment édité par Amīr Al-Najjār, 2 vol., Al-Qāhira : Dār al-Ma^cārif, 1996.
- IBN AL-NADĪM, *Kitāb Al-Fihrist*, édité par Gustav Flügel, Leipzig : sans Édition, 1871, t. I, p. 238-265. Une édition récente par Reḍā Tajaddod, Bayrou : Dār al-Masīra, 1988.
- JACQUART, Danielle (sous la direction de), *La formation du vocabulaire scientifique et intellectuel dans le monde arabe [Études sur le vocabulaire intellectuel du Moyen Age, VII]*, Turnhout : Brepols, 1994.
- OULD MOULAYE AHMED, Salah, *L'apport scientifique arabe à travers les grandes figures de l'époque classique*, Paris : Éditions UNESCO, 2004, p. 43-51.
- SALAMA-CARR, Myriam, *La traduction à l'époque abbasside – L'école de Ḥunayn ibn Ishāq et son importance pour la traduction [Collection Traductologie n° 6]*, Paris : Didier Érudition, 1990.
- SEZGIN, Fuat, *Geschichte des Arabischen Schrifttums*, notamment t. III: *Medizin-Pharmazie, Zoologie-Tierheilkunde*, Leiden : E. J. Brill, 1970, pp. 247-256.
- STROHMAIER, Gotthard, « Ḥunayn b. Ishāq al-^cIbādī », *Encyclopédie d'Islam*, Leiden : E. J. Brill, 2003, t. III, p. 598-601.
- TSCHANZ, David W., « Hunayn bin Ishaq : The Great Translator », *JISHIM (Journal of the International Society for History of Islamic Medicine)*, 2003, 1, p. 39-40.
- TROUPEAU, Gérard, « Présentation » [suivent plusieurs articles constituant les Actes du Colloque consacré à Ḥunayn bin Ishāq al-^cIbādī dans le cadre du XXIX^e Congrès des Orientalistes, à l'initiative de Gérard Troupeau et Marie-Thérèse d'Alverny et tenu au Collège de France le 17 juillet 1973], *Arabica*, XXIII, fasc. 3, 1974, p. 229-230.
- URVOY, Dominique, *Les penseurs libres dans l'Islam classique*, Paris : Albin Michel, réédition Paris : Champs/Flammarion, 2003, p. 67-92. Pour l'exemple cité, voir p. 75.
- YOUSIF, Ephrem-Isa, *La floraison des philosophes syriaques*, Paris : L'Harmattan, 2003, p. 175-184.